

# Fraternisations et gestes humanitaires en temps de guerre

Dossier réalisé par Michel Gautier

## Pendant la Première Guerre mondiale

### La Trêve de Noël 1914

Le terme de « trêve » a été utilisé pour décrire plusieurs brefs cessez-le-feu non officiels qui ont eu lieu pendant le temps de Noël entre les troupes allemandes, britanniques, belges et françaises dans les tranchées lors de la Première Guerre mondiale. La plus marquante fut celle entre les troupes britanniques et allemandes stationnées le long du front de l'Ouest en 1914. Il y eut une trêve de Noël similaire entre les troupes allemandes et françaises en 1915 ; une autre en 1916 à sur le front de l'Est.

À Noël 1914, les soldats du front occidental étaient épuisés et traumatisés par l'étendue des pertes humaines subies depuis le mois d'août. Au petit matin du 25 décembre, Belges, Français et Britanniques qui tenaient les tranchées autour de la ville belge d'Ypres entendirent des chants de Noël venir des positions ennemis, puis découvrirent des arbres de Noël plantés le long des tranchées allemandes. Lentement, des colonnes de soldats allemands sortirent de leurs tranchées et avancèrent jusqu'au milieu du *no man's land*, où ils appellèrent les Britanniques à venir les rejoindre. Les deux camps se rencontrèrent au milieu d'un paysage dévasté par les obus, échangèrent des cadeaux, discutèrent... Et même jouèrent au football le lendemain matin. Un chanteur d'opéra, le ténor Walter Kirchhoff, à ce moment officier d'ordonnance, chanta pour les militaires un chant de Noël. Les soldats français applaudirent jusqu'à ce qu'il revienne chanter.

Ce genre de trêve fut courant là où les troupes britanniques et allemandes se faisaient face, et la « fraternisation » (il s'agit plus d'une trêve de fait que d'une fraternisation volontaire) se poursuivit encore par endroits, notamment en prévenant l'autre camp de se protéger des bombardements d'artillerie ou en cessant le feu pour pouvoir enterrer ses morts. Cette pratique dura environ une semaine, jusqu'à ce que les autorités militaires y mettent un frein.

Il y eut également des trêves dans les batailles opposant des soldats français et allemands. Cependant, celles-ci sont bien moins connues, probablement en raison du grand nombre de documents censurés par les autorités militaires. Aujourd'hui, de nombreux témoignages de soldats français ayant fraternisé avec des soldats allemands sont disponibles dans des archives historiques, mettant au jour ces trêves tabou à l'époque. Voici un exemple de témoignage du soldat Gervais Morillon :

« Il se passe des faits à la guerre que vous ne croiriez pas. Avant-hier, et cela a duré deux jours dans les tranchées que le 90<sup>e</sup> occupe en ce moment, Français et Allemands se sont serré la main. Voilà comment cela est arrivé : le 12 au matin, les Boches arborent un drapeau blanc et gueulent : « Kamarades ! Kamarades ! Rendez-vous ! » Ils nous demandent de nous rendre. Nous de notre côté, on leur en dit autant ; personne n'accepte. Ils sortent alors de leurs tranchées, sans armes, rien du tout, officier en tête ; nous en faisons autant et cela a été une visite d'une tranchée à l'autre, échange de cigares, cigarettes, et à cent mètres d'autres se tiraient dessus. Si nous ne sommes pas propres, eux sont rudement sales, ils sont dégoûtants, et je crois qu'ils en ont marre eux aussi. Depuis, cela a changé ; on ne communique plus. »

Une trêve s'est déroulée également à Frelinghien. Malgré la destruction des photos prises lors de cet événement, certaines arrivèrent à Londres et firent la une de nombreux journaux, dont celle du *Daily Mirror*, portant le titre *An historic group : British and German soldiers photographed together* le 8 janvier 1915. Aucun média allemand ou français ne relata cette trêve. Une plaque commémorative fut érigée lors d'une cérémonie le 11 novembre 2008

Les jours suivant ces trêves, l'État-major faisait donner l'artillerie pour disperser les groupes qui venaient de fraterniser et déplaçait les unités « contaminées » sur les zones de combat les plus dures.

(M. G. d'après des sources Wikipédia)

## Scènes de fraternisation à Noël 1914



A CHRISTMAS TRUCE—BRITISH AND GERMANS FRATERNIZE, DECEMBER 1914.  
Soldiers of the rival armies exchanged sweets, cigars, and cigarettes, and sang carols and songs in unison.



## THE POWER OF PEACE IN THE TIME OF WAR THE TRUCE IN THE TRENCHES THAT BROUGHT IN THE NEW YEAR



British and German soldiers fraternising during the Christmas and New Year truce, which, though unofficial, was welcomed on both sides. "At this point," writes the officer who sent us the photograph, "a crowd of some 300 Tommies of each nationality held a regular mothers' meeting between the trenches. We found our enemies to be Saxons."

Désormais, même le ministère de la Défense confirme ces trêves restées longtemps tabou.

<https://www.defense.gouv.fr/actualites/articles/le-saviez-vous-la-treve-de-noel-1914>

Pour un récit complet de cette fraternisation de Noël 1914, regarder ce documentaire très complet intitulé « L'incroyable histoire de Noël 1914 dans les tranchées » :

[https://www.youtube.com/watch?v=lIRAnmsk\\_cc](https://www.youtube.com/watch?v=lIRAnmsk_cc)

On peut revoir aussi le film de Christian Carion « Joyeux Noël » avec Dany Boon, Guillaume Canet, Diane Kruger... présenté ici : <https://www.youtube.com/watch?v=2cSD18AgQmA>

On peut accéder à ce film en suivant ce lien vers Orange :

<https://video-a-la-demande.orange.fr/film/JOYEUXNOELXW0090516/joyeux-noel>

**Pendant la Deuxième Guerre mondiale se produisirent aussi de nombreux gestes non pas de fraternisation mais d'aide ou de secours aux blessés ou aux prisonniers de l'autre camp.**

## **Sur le front de la Poche de Saint-Nazaire**

### **À Saint-Etienne de Montluc le 14 août 1944.**

« Le 14 août, alors qu'une patrouille française poursuivait un groupe de paras allemands du colonel Deffner en repli vers Cordemais, un échange de tirs avait eu lieu dans le hameau du Moulin Neuf, à Saint-Étienne-de-Montluc, sur la route du marais. Madeleine Sicot, une petite fille de 10 ans avait été tuée par une balle perdue, tandis qu'un sous-officier allemand était sérieusement touché. Contraints d'abandonner leur blessé, les Allemands étaient revenus en force le lendemain matin pour retrouver sa trace et exercer des représailles, 300 hommes convergeant vers Saint-Étienne de Montluc puis se dirigeant vers le Moulin-Neuf où ils avaient mis le feu à des maisons avec des grenades incendiaires et, faute d'obtenir les informations attendues, s'étaient emparé d'un groupe d'otages. Le bilan de ces représailles allait être très lourd : Étienne Bachelier, 23 ans, tué sous les yeux des siens, Jeanne Moisan, 54 ans, abattue d'une rafale, sa sœur Marie, 50 ans, brûlée vive dans une maison, et Jean Tendron, 54 ans, tué dans son jardin ; auxquels il fallait ajouter de nombreux blessés. On redouta l'exécution d'autres otages dans la cour d'une ferme, lorsque l'un d'entre eux, le père Briolet, révéla où se trouvait la dépouille du sous-officier et témoigna des soins qu'il avait reçus... Il avait en effet été recueilli la veille par Camille Texier, voiturier du couvent voisin de la Haie-Mahéas où les religieuses n'avaient pas pu le sauver mais avaient fait sa toilette mortuaire, avant de le recouvrir d'un drap et de le faire déposer sur un brancard dans un hangar du bourg. Dès qu'ils eurent récupéré leur compagnon et vérifié le bon traitement qu'il avait reçu, les Allemands relâchèrent les frères Poisson, leurs derniers otages. Le capitaine Hellmund à qui le colonel Deffner avait confié le secteur de Cordemais fit alors porter au maire un message l'avertissant que si ses hommes subissaient d'autres attaques terroristes, il ferait raser la bourgade... »

(Extrait de *Poche de Saint-Nazaire*, M. Gautier – Geste Editions, 2017)

### **Sauvetage d'un noyé du Boivre à Saint-Père-en-Retz à l'été 1943**

« ... Par cette belle après-midi de dimanche, toute la jeunesse du bourg était là, sous la Rouaudière, batifolant dans l'herbe ou jouant au cachalot dans le marais du Boivre transformé en lac. Les femmes causaient entre elles, les enfants verdissaient leurs culottes, les anciens se passaient la tabatière en clignant des yeux sous la casquette, face à la réverbération du soleil... Brusquement, Auguste Maurice se leva pour descendre vers l'eau en pointant le bras. Les jeunes firent cercle :

- J'vois ce que j'vois et j'ai l'impression qu'il y en a un qu'est pas ressorti. Je crois bien que c'est l'ouvrier à Hamon... Il faisait le mariole et s'est mis à faire le bouchon. Il a dû glisser dans le fossé !

Paul Clavreux se précipita :

- C'est Dédé Durand !

Et toute la bande de plonger illico ! L'eau était trouble. Attention aux racines et aux clôtures. Tout à coup, Marcel Guérin buta sur un corps.

- Il est là, je l'ai senti.

On attrapa un bras et on remonta le noyé... C'était bien Dédé, le jeune cordonnier. On hissa le corps sur la prairie avant de courir au lazaret du château [hôpital de campagne de la Croix-Rouge allemande installé dans le château de la Rouaudière à Saint-Père-en-Retz].

- Vite ! Vite ! Un noyé.

Le major bedonnant à tempes grisonnantes appela deux hommes avec une civière et se hâta vers le lac. « Gut ! » dit-il en examinant le corps. Quels signes avaient bien pu le rassurer ? Les lèvres bleues ? La peau blanche et marbrée ?... Il attrapa le jeune homme par les jambes, le souleva avant de lui appuyer sur le thorax et de le faire vomir. On le chargea sur le brancard en le couvrant de couvertures, et derrière le major essoufflé, on regrimpa au château. « Gut ! Gut ! » répétait celui-ci en frictionnant le miraculé et en

l'enveloppant d'édredons. Puis il cassa une petite ampoule et la promena sous le nez de Dédé... qui se réveilla, toussa, cracha, éternua et se mit à trembler. « *Gut !* » lança le major en voyant un peu de rose revenir aux joues. On l'aurait embrassé !

Une heure plus tard, ressuscité et réchauffé, Dédé fut chargé sur une charrette russe : « Emmenez votre *kamarad* chez la maman ». Pas besoin de le répéter deux fois. Et claque le fouet sur le cul du petit cheval.

- Mon petit gars. Mon André. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

- Tout va bien, mère Durand. Il va s'en tirer.

On rapporta les couvertures au Major : « *Gut ! Gut !* ».

(Extrait de *La catastrophe du Boivre*, M. Gautier – Geste Editions, 2005)

## Comment Gustave Ferré survécut à la catastrophe du Boivre du 17 mars 1945

« ... Une main de géant avait projeté Gustave sur la plage en lui arrachant brutalement sa pelle. Déferlement de ferraille fouaillant l'air, bouleversant la géologie des lieux, dispersant des pantins déchiquetés... La main en charpie, le mollet arraché, la cuisse en lambeaux, la poitrine grêlée d'éclats, le cou, l'œil... Pas une partie du corps qui ne fût touchée, mais Gustave était conscient. Au-dessus, dans les vapeurs qui s'effilochaient vers les terres, des goélands braillards tournaient en rond. À lui toucher le bras, le cadavre d'un *Feldgendarm*, la tête arrachée... Ne pas se laisser gagner par l'engourdissement, surtout ne pas s'endormir. Ramper vers la mer, échapper à l'asphyxie. Forcément, on allait les entendre hurler ; quelqu'un allait chasser ces maudits goélands, de plus en plus bas sur la dune. Des voix, toutes proches, allemandes puis françaises. Des gendarmes !... « C'est le domestique de chez Guilloux » !... On l'avait reconnu ! On allait s'occuper de lui. Il ferma les yeux et se replia sur les coups de boutoirs d'une douleur qui n'allait plus le lâcher.

Un éclaireur allemand ouvrit enfin la voie aux secouristes au milieu du champ de mines pour gagner le Lazaret allemand installé au Pavillon des Fleurs à Saint-Brevin. On s'efforçait d'avancer d'un pas régulier et d'éviter les à-coups tirant des gémissements aux blessés. « Arrêtez-vous, j'en peux plus », se plaignait Gustave.... Quand on dépouilla Gustave de ses loques, on arracha des muscles entiers avec l'étoffe, à la jambe gauche, à la cuisse. Une de ses mains semblait perdue, les os et les tendons pelés à cru. Au fond d'un trou, à la base du cou, on voyait battre la carotide. Le personnel allemand dispensa les premiers soins, puis le docteur Crasson et Madeleine Testard de Marans, l'infirmière de Saint-Brévin. Un prêtre lui proposa la confession... « Mais j'veux pas mourir ! » protesta le jeune homme.

C'est l'aide et l'attachement indéfectibles d'un major allemand qui permirent à Gustave de recouvrer peu à peu son intégrité physique. « En Allemagne, j'ai un babi de ton âge », lui confia-t-il. Ce qu'il ne lui disait pas encore c'est que ce fils était le dernier et qu'il avait perdu les quatre autres à Stalingrad. Pour requinquer son malade, il sollicita un soldat qui accepta de donner son sang. Transfusion en direct, de bras à bras. « J'ai du sang de Boche, un sang drôlement fort. Jamais malade depuis », aimeraït à répéter Gustave ! Puis la médecine de guerre accomplit ses miracles. Après avoir recousu tendons et muscles de la main avec du fil d'argent, plâtré le bras en laissant des fenêtres pour les plaies, le Major badigeonna de la poudre de pénicilline partout où les éclats avaient foré leur trou. Quand la cicatrisation commença à faire son œuvre, il brûla les excroissances de chair bourgeonnante avec des crayons de nitrate d'argent.

... Quelques jours avant la reddition allemande, on transféra le convalescent à l'hôpital de Pornic, ou plus exactement dans la cour où on l'abandonna sur son brancard, à poil sous une couverture. Apparemment, les personnels étaient un peu dépassés et ne savaient plus trop à qui obéir, ou peut-être avaient-ils des consignes particulières pour les transfuges du *Pavillon des Fleurs* qui était bel et bien un hôpital allemand ! Le personnel manquait décidément de formation et de moyens ; les soins et l'asepsie laissant à désirer, l'infection réapparut au fond des plaies et sur les sutures. « Mon pauvre babi », se lamenta le Major venu rendre une dernière visite à son protégé avant de se constituer prisonnier au Lazaret de Mindin... De ce jour, on surnomma Gustave « le petit Boche » et il ne dut son salut qu'à son transfert à l'hôpital de Saint-Nazaire dont il sortit au mois de septembre suivant.

Sa robustesse et sa formidable envie de vivre avaient repris le dessus et rebouché les trous de la cuirasse. Grâce à un travail de rééducation acharné dont il s'était fixé lui-même le programme, il parvint peu à peu à assouplir les cicatrices et à remettre en tension chaque muscle lésé et chaque articulation

atrophiée. La réparation du Major allemand montra sa fiabilité. Souplesse et sensibilité reviendraient et permettraient de tenir pendant quarante ans le pinceau du peintre en bâtiment. »

Extrait de *La catastrophe du Boivre* dont on trouvera le récit complet en suivant ces deux liens :

- <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/17-03-1945-la-catastrophe-du-boivre-st-brevin-l-ocean/histoire/>
- <https://www.youtube.com/watch?v=QaZ2xFAEFJg>

## Blessé sous les obus français le 14 avril 1945 à la Prauderie (Chauvé)

« Les obus français venaient d'atteindre aussi la malheureuse Suzanne Oder, tuée dans son jardin à la Caillerie. Mais combien d'autres victimes des tirs amis ? Comme le sacristain Gustave Lecoq, blessé le 22 février 1945 à La Sicaudais, Georges Brelet, blessé le 16 mars à Maison Rouge, ou Étienne Gautier, blessé à la Prauderie le 14 avril 1945... Pendant ces quatre mois d'occupation, plus de 400 obus français de tous calibres allaient tomber sur ce dernier village. En ce 14 avril, ce furent les 105 de Taillecou et de la Bitauderie qui arrosèrent toutes les lisières de Chauvé, de la Bonnelais à la Prauderie ; s'y adjoignirent des obus de 50, tirés de la Vesquerie. Tous aux abris ! Mais pour Etienne Gautier, un peu tard : il fut blessé à la cuisse en traversant la cour. Alors que le fortin aménagé par les Allemands refusait déjà du monde, le jeune homme s'était enfui du village, couvert de sang, bientôt recueilli au bord de l'inanition par le vieux soldat allemand gardant les vaches de la compagnie. L'éclat était toujours dans la cuisse, encore quelques mètres de course et les digues de l'artère fémorale allaient céder ! Le soldat tira de sa poche son propre pansement hermétique et s'efforça de contenir l'hémorragie. Le capitaine Baumann qui occupait le village fut prévenu et accourut, accompagné de son infirmier pour organiser sous le feu, le transfert d'Etienne :

- Pour toi, c'est l'hôpital. La Baule ou Pornic ? Si c'est la Baule, nous allons te transporter ; si c'est Pornic, c'est ta famille.

- Pornic, répondit le jeune homme.

Un tombereau transféra le blessé chez Marcel Brelet, à la Maison-Neuve, qui l'emmena à Pornic avec son propre attelage. « Toi, t'as eu une sacrée chance », lui assura le chirurgien Duperrier. « Les Boches t'ont aidé à temps » !

(Extrait de *Poche de Saint-Nazaire*, M. Gautier – Geste Editions, 2017)

## L'échange de la Rogère, un geste humanitaire en temps de guerre

Le 29 novembre 1944, se déroula au carrefour de la Rogère, à La Bernerie-en-Retz, un événement unique au cours de ce conflit, puisqu'il s'agissait d'un échange de prisonniers. Enfin un événement heureux, mais bien peu en furent témoins à l'époque. L'opération organisée sous l'égide de la Croix Rouge américaine, s'inscrivait dans la poursuite d'un processus de négociation engagé déjà dans la poche de Lorient pour la libération de 79 soldats américains contre 79 soldats allemands de même grade, aptes et volontaires pour le combat d'infanterie. Cet échange organisé par le capitaine de la Croix Rouge américaine Andrew Hodges, s'était déroulé le 16 novembre à l'aide de barques à travers la rivière d'Etel ; on avait embarqué une quinzaine d'hommes à chaque passage entre Le Magouer en Plouhinec et Etel.

La tentative d'un échange similaire de 40 prisonniers français contre 40 prisonniers allemands allait échouer un peu plus tard, faute d'une motivation américaine suffisante. Mais pour autant, toutes les parties avaient bien compris les avantages réciproques de ces échanges. Le ressort permettant de déclencher une nouvelle négociation fut trouvé lorsque le général anglais Richard Foot apprit que son fils, le capitaine SAS Michaël Foot, avait été capturé par les Allemands lors d'une opération secrète en Bretagne. Évadé et repris trois fois, blessé grièvement, il risquait fort de ne pas survivre à sa captivité, et encore moins si les Allemands découvraient son appartenance à la brigade SAS dont tous les membres capturés étaient systématiquement fusillés. Le général Foot rendit alors visite à son homologue américain Harry Malony, commandant la 94<sup>ème</sup> DI à son PC de Chateaubriant... Et Andrew Hodges reprit aussitôt sa mission de bons offices.

C'est ainsi que des témoins de Saint-Père-en-Retz se souvenaient du passage de cette Jeep de la Croix Rouge américaine conduite par un officier allemand, avec à ses côtés un officier américain aux yeux bandés. C'était la Jeep de Hodges arrivé par Chauvé et traversant les lignes allemandes à Saint-Père-en-

Retz pour gagner la côte. Andrew Hodges montait alors à bord d'une vedette de la Kriegsmarine et débarquait à Saint-Nazaire où l'attendaient quatre officiers allemands dont le colonel Pinski, chef d'état-major de la poche, et le capitaine Schmuck, dirigeant le service de renseignement allemand... On trouvera le détail à la fois romanesque et rocambolesque des négociations qui allaient suivre dans un remarquable petit ouvrage de Luc Braeuer intitulé *Les incroyables échanges – Un exemple d'humanité en temps de guerre*. Mais il nous suffira de rapporter ici l'heureuse conclusion de cette négociation qui allait concerner, cette fois, non seulement des soldats et officiers anglais et américains mais aussi des soldats français faits prisonniers lors des combats de la poche. Après que l'accord eût été scellé définitivement au cours d'une deuxième entrevue le 27 novembre, on vit, au matin du 29, à partir de 10 h, à la faveur d'une trêve qui allait s'étendre de 9 h à 18 h, arriver au carrefour de la Rogère, un véhicule rempli d'officiers allemands, une Jeep américaine et des véhicules sanitaires marqués de la Croix-Rouge. Du côté américain, descendaient du véhicule le capitaine Hodges, le colonel Bergquist et le capitaine Hochtetter, son traducteur. Ils allaient échanger les saluts réglementaires avec le colonel allemand Pinski, le capitaine Schmuck, le major Kerrl et le lieutenant von Reibnitz.

On commença par vérifier les listes. Du côté allemand, il s'agissait de 54 hommes dont 4 officiers ; parmi ceux-ci figurait le nom du lieutenant Karl Müller, surnommé « le tigre de la Manche », un as des vedettes rapides allemandes, décoré de la Croix de Chevalier, mais il était prisonnier en Angleterre, et comme on n'avait pas eu le temps de l'acheminer pour le jour de l'échange, c'est le capitaine Hodges lui-même qui le remettrait aux Allemands le 1<sup>er</sup> décembre. On allait les échanger contre 54 soldats alliés : 19 Américains et 32 français en provenance du camp de Montoir, dont deux officiers ; trois Anglais, dont le capitaine Foot que l'on descendit avec mille précautions d'un camion de la Croix-Rouge, avant de le transférer sur son brancard dans un autre véhicule sanitaire<sup>1</sup>.

L'opération se déroula dans un climat détendu, comme on peut le constater dans un petit film *British Pathé* découvert en 2014, sous la protection d'un détachement allemand et d'une section de MP américains. Les soldats français du 93<sup>ème</sup> RI avaient aussi été disposés en protection mais ils faisaient grise mine car l'opération se déroulait à l'intérieur de leurs lignes dont les défenses étaient ainsi livrées aux regards allemands. Le film Pathé montre la sollicitude des MP pour leurs camarades libérés et la joie manifeste de ces derniers, tandis que du côté allemand, on voit bien peu de signes de satisfaction apparente sur le visage des soldats ; en effet, ils n'ont été portés sur cette liste que sur leur engagement à retourner en première ligne. Parmi les 19 prisonniers américains, figuraient trois aviateurs qui durent aussi reprendre du service, tandis que deux soldats allaient rejoindre leur unité d'origine pour continuer le combat dans les Ardennes, et que les autres, ayant dépassé 60 jours de captivité, allaient être rapatriés aux Etats-Unis. À partir de 18 h, pendant que leurs 32 camarades français libérés se préparaient à jouir d'un mois de permission avant d'être éloignés du front, les hommes du 93<sup>ème</sup> RI réintégraient déjà leurs postes de guet et de combat sur le front de Pornic. La guerre reprenait. Avec ses morts et ses prisonniers... Dont encore quinze allaient être échangés à Étel le 28 décembre 1944.

(Extrait d'un article sur le site du *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz* que l'on retrouvera en suivant ce lien :

<http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/medias/files/échange-de-prisonniers-de-la-rogere.pdf>

On pourra aussi visionner le film de l'échange en suivant ce lien :

<https://www.youtube.com/watch?v=enuP-YdCeKM>

<sup>1</sup> Michaël Richard Daniel Foot a ensuite enseigné à Oxford et à l'université de Manchester et a écrit de nombreux ouvrages sur la Résistance et la guerre secrète (SOE, SAS et autres services d'opérations clandestines). Un de ses ouvrages a été traduit en français sous le titre *Des Anglais dans la Résistance : le SOE en France 1940-1944*, Éd. Tallandier, 2011. Il est décédé en 2012. Andrew Hodges, devenu l'ami de Michaël Foot, est décédé le 13 octobre 2005.

## **En Normandie au lendemain du Débarquement, deux médecins américains soignent les blessés des deux camps et les civils.**

Ce récit m'a été révélé par André Vincent, membre de l'ASBL et de deux associations de Normandie : « U.S. Normandie, Mémoire et Gratitude », basée près de Ste Mère Eglise et honorant les soldats américains, ainsi que l'association « Les Fleurs de la Mémoire ».

\*\*\*

C'est ici, dans l'église d'Angoville-au-Plain, que commence l'incroyable histoire des médecins Robert Wright et Kenneth Moore. Le petit hameau est situé à quelques kilomètres seulement d'Utah Beach.



*“Au moment d’être admis(e) à exercer la médecine, je promets et je jure d’être fidèle aux lois de l’honneur et de la probité.*

*Mon premier souci sera de rétablir, de préserver ou de promouvoir la santé dans tous ses éléments, physiques et mentaux, individuels et sociaux.*

*Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté, sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. J’interviendrai pour les protéger si elles sont affaiblies, vulnérables ou menacées dans leur intégrité ou leur dignité. Même sous la contrainte, je ne ferai pas usage de mes connaissances contre les lois de l’humanité.”*

Extrait du serment d'Hippocrate

Les deux soldats sont envoyés derrière les lignes ennemis dès les premières heures du 6 Juin, avant le début du débarquement sur les plages de Normandie. La 82<sup>ème</sup> et la 10<sup>ème</sup> division aéroportée ont pour mission de couper la route principale reliant Cherbourg à Paris. Cette voie est essentielle pour le ravitaillement des forces allemandes et elle passe près d'Angoville-au-Plain.

Ainsi, c'est dans les premières heures de l'opération Overlord que des milliers de parachutistes se retrouvent dispersés dans la campagne Normande. Partout la terre est entrecoupée de haies tandis que le sol est inondé par les Allemands. Le terrain est particulièrement dangereux pour les soldats alliés. D'ailleurs les soldats de la 101<sup>ème</sup> ont eu à peine le temps de se regrouper que déjà la bataille s'engage. C'est ainsi que le petit village d'Angoville-au-Plain s'est retrouvé plongé au cœur de la guerre.

### **Soigner avant tout**

Les médecins Wright et Moore sont à la recherche d'un site propice à l'installation d'un poste de secours quand il trouve la petite église située au centre du village. Autour les combats sont intenses, et dès le premier soir ils soignent des dizaines de soldats blessés. De plus les deux hommes accueillent aussi des

habitants du village. D'ailleurs c'est le cas pour deux jeunes filles, Lucienne et son amie Jean-Vienne, toute deux blessées par un obus de mortier. De plus alors qu'ils s'occupent des blessés, les deux infirmiers risquent leur vie régulièrement. En effet ils sont obligés de se rendre dans les champs avoisinants pour récupérer les blessés, avant de les ramener à l'église dans une brouette.

La bataille dure trois jours et les deux camps occupent le village à tour de rôle. Lorsque les troupes américaines sont forcées de reculer, Wright et Moore se retrouvent seuls en territoire ennemi. Malgré tout ils continuent de travailler et soignent les blessés dans l'église.

Parfois, des soldats allemands entrent dans l'église, mais étonnamment ils laissent les médecins faire leur travail. C'est que Wright et Moore ont décidé de sauver des vies. De ce fait ils ont choisi de soigner les Américains et les habitants blessés, mais également les soldats allemands. Lorsque les Allemands constatent qu'ils soignent aussi leurs blessés, ils décident de laisser tranquille les deux médecins. Par ailleurs les deux hommes parviennent à imposer une règle qui exige que ceux qui entrent dans l'église doivent être désarmés.



### Des intrus dans le clocher

Pendant les trois jours passés dans la petite église d'Angoville-au-Plain, Wright et Moore doivent faire face à de nombreux défis. D'abord ils ne peuvent pas s'approvisionner et ils doivent se débrouiller seuls avec ce qu'ils ont sous la main. De plus le nombre de blessés ne cesse d'augmenter et ils leur est impossible de dormir. Enfin alors que les combats font rage à l'extérieur, un obus de mortier touche le toit de l'église en faisant de nouvelles victimes. Puis ce sont tous les vitraux de l'église qui volent en éclats en étant pris pour cible par les Américains, qui pensent que les Allemands se trouvent à l'intérieur.

Ainsi ce n'est que quelques jours après avoir installé leur hôpital de fortune, que les deux médecins découvrent qu'ils avaient des voisins. En effet, les deux hommes sont stupéfaits en voyant descendre deux soldats allemands du clocher de l'église. A bout de force et constatant la suprématie alliée, les deux Allemands se constituent prisonniers auprès des médecins. C'est ainsi que Wright et Moore ont découvert que depuis le début il y avait des combattants installés juste au dessus d'eux.

### Un bilan héroïque

Les combats autour d'Angoville-au-Plain prennent fin le 8 Juin 1944. Les forces alliées ont sécurisé la région et désormais la guerre se poursuit vers Paris. Cependant les stigmates de ce qui s'est passé ici restent encore visible soixante-quinze ans après. C'est le cas des bancs de l'église utilisés pour soigner les blessés, toujours marqués de traces de sang. Ces tâches de sang témoignent de ce qui s'est passé dans

l'église. Les vitraux brisés ont été remplacé. Aujourd'hui ils rendent hommage aux parachutistes venus libéré Angoville-au-Plain. Un autre vitrail honore la mémoire de Robert Wright et Kenneth Moore qui ont sauvé de nombreuses vies dans cette église.

Ces deux hommes sont parvenus à sauver 80 vies pendant les trois jours passés dans l'église. Parmi les survivants on retrouve Jean-Vienne l'une des deux filles de la région. Malheureusement son amie Lucienne est décédée de ses blessures, de même pour deux soldats.

### **Une tombe pas comme les autres**

Si vous vous promenez derrière l'église, vous apercevrez parmi les anciennes pierres tombales, une tombe plus moderne. Il s'agit d'une simple pierre tombale sans prétention qui porte les initiales REW. C'est la sépulture de Robert E. Wright qui est décédé Le 21 décembre 2013 à l'âge de 89 ans. Il a gardé depuis la guerre une relation privilégiée avec ce petit coin de France. Pour cela il a souhaité être enterré ici, en France, devant la petite église où il a accompli des miracles. Ne perdez jamais de vue le fait que de nombreuses histoires se sont déroulées en Normandie. Car chaque soldat qui est venu ici a une histoire qui mérite d'être connue et racontée.

Pour accéder à l'article sur le site ystory.fr :

<https://ystory.fr/places/france/normandie/angoville-au-plain/monument/lincroyable-histoire-des-medecins-wright-et-moore/>

## Sur le front des Ardennes en décembre 1944

Voici un récit rédigé initialement en allemand par des membres du *Volksbund* et publié en novembre 2019. Depuis lors, Ingeborg Lestarquit et Régine Robin en ont fait la traduction en français. Puis Ingeborg me l'a envoyé et c'est avec son accord que je le partage avec vous. On comprendra à la lecture de « Nuit d'hiver dans les Ardennes » que ce récit illustre bien les valeurs et les objectifs de cette association du **VOLKSBUND\***.

Beaucoup de temps a passé depuis que l'ancien soldat américain Ralph BLANK a quitté la cabane dans les Ardennes à la recherche de son unité, ce matin du 25 décembre 1944. Cinquante deux ans plus tard, en 1996, Fritz VINCKEN a retrouvé un de « ses héros de guerre », dans une maison de retraite à FREDERICK aux Etats-Unis. Voici l'histoire merveilleuse que Fritz VINCKEN, 12 ans à l'époque des faits, nous raconte en 1964, vingt ans après cette inoubliable fête de Noël.

### Nuit d'hiver dans les Ardennes

J'avais 12 ans, une nuit d'avril 1944, quand AIX-LA-CHAPELLE a été bombardé. Notre maison et la boulangerie n'étaient plus qu'un amas de débris fumants. Avec mes parents, j'ai été évacué à NEUMED, sur le Rhin. Mon père, le boulanger Hubert VINCKEN, a été nommé responsable de la boulangerie pour les mois suivants, jusqu'à ce que cette boulangerie également soit dévastée par l'aviation. Désormais, mon père, âgé de 48 ans, risquait l'enrôlement. Cependant, le maître-boulanger a réussi à le placer dans une boulangerie de l'armée. Quelque part dans la région frontalière germano-belge des Ardennes, on fabriquait le pain pour les ouvriers qui renforçaient la « Ligne Siegfried ». C'est là que Papa fut affecté. En France, l'invasion des Alliés se déplaça inexorablement vers l'Est. Beaucoup de gens croyaient que la guerre se terminerait à l'automne. Le plus tôt sera le mieux. Peu d'Allemands craignaient l'adversaire occidental et un soir mon père est arrivé à NEUMED avec un half-track de la Wehrmacht, invitant ma mère Elisabeth et moi à le suivre pour un long trajet de nuit jusqu'à proximité de son cantonnement. Là, il avait préparé un abri pour nous. Dans une cabane abandonnée par l'organisation "Todt", isolée et cachée dans une clairière, nous devions patienter les trois ou quatre prochaines semaines. « Alors la guerre sera derrière nous », déclara Papa plein d'optimisme.

Malheureusement, cet espoir ne devait pas se réaliser. L'automne se prolongeait, le front s'est durci et en décembre Hitler a osé lancer son offensive des Ardennes. Nous étions toujours dans notre cabane, sous la neige et sans contact avec le monde extérieur depuis des semaines. Mon père, qui nous avait apporté du ravitaillement chaque semaine jusqu'au mois de novembre, ne pouvait plus nous rejoindre à cause des congères.

Notre cabane avait deux fenêtres vitrées et un fourneau sur lequel nous pouvions aussi cuisiner. Nous avions suffisamment d'aliments de base : pommes de terre, farine, pâtes et flocons d'avoine. Avant les chutes de neige, je m'étais souvent rendu dans la vallée à un silo de pommes de terre, où les sangliers, nombreux dans la région, avaient creusé un trou. J'y remplissais à ras bord un sac à dos aussi souvent que possible. Dans une ferme abandonnée, j'avais trouvé des bougies et un coq solitaire, affamé qui me suivait comme un petit chien. Il avait un appétit énorme et se gavait de nos flocons d'avoine. Cela ne resta pas sans conséquences, car en grossissant il chantait de plus en plus fort, et nous craignions qu'il puisse attirer l'attention sur nous.

Maman dut le faire taire avant Noël. Déjà depuis plus d'une semaine, nous entendions des bruits de combat provenant des vallées. Là-bas, il se passait quelque chose et nous reprenions courage. Bientôt la guerre sera finie pour nous aussi. Maman espérait que Papa était en bonne santé en captivité.

Le 24 décembre, le soleil d'hiver brillait dans un ciel sans nuages. Toute la journée, au-dessus de nous, nous entendions le grondement sourd des avions de combat des Alliés qui, avec leur chargement de bombes, nous survolaient sans être importunés par quoi ce soit. Il faisait très froid. Avec l'obscurité vint le silence et le ciel appartenait de nouveau aux étoiles qui scintillaient au-dessus de notre clairière profondément enneigée. Maman, qui s'activait au fourneau à la faible lumière d'une bougie, marmonnait : « Si seulement on savait ce qui est arrivé au père. Où peut-il bien être ? »

Assis dans la pénombre, j'attendais avec impatience le bouillon de poule. Soudain, on frappa à notre porte. Effrayé, je tressaillis et vis Maman rapidement souffler la bougie. Puis on frappa à nouveau. Nous prîmes notre courage à deux mains et ouvrîmes la porte. Dehors, comme des fantômes, éclairés par la clairière enneigée, se tenaient deux hommes avec des casques d'acier. L'un d'eux parla à Maman dans une langue que nous ne comprenions pas, et il montra un troisième, couché dans la neige. Nous avons tout de suite compris que ces hommes étaient des soldats américains.

Maman se tenait immobile à côté de moi. Ils étaient armés et auraient pu forcer leur entrée, mais ils se sont tenus là les yeux interrogatifs. Et celui qui était assis dans la neige semblait plus mort que vivant, « Entrez, entrez », disait Maman avec un geste accueillant. Les soldats ont pris leur camarade et l'ont étendu sur ma paillasse. Aucun d'entre eux ne comprenait l'allemand, mais quand l'un d'eux l'a essayé en français, il a pu se faire comprendre. Il croyait probablement que nous étions des Wallons. Enfant, Maman avait passé quelques années à l'école en Belgique voisine, où elle avait appris le français.

Pendant que Maman s'occupait du blessé, j'aidais les deux autres à enlever leurs lourds manteaux. Ils avaient l'air épuisé. Assis devant le poêle, ils se réchauffaient et avec la chaleur reprirent leurs esprits. Nous avons appris que le petit costaud aux cheveux foncés s'appelait Jim, son camarade, plus grand et plus mince, était Ralph. Harry, le blessé, dormait sur mon lit, son visage blanc comme neige. Ils avaient perdu leur unité et erraient dans la forêt depuis des jours.

Comme ils n'étaient pas rasés, ils ressemblaient, sans leur épais manteau, plutôt à de grands garçons. Et c'est comme tels que Maman a commencé à les considérer. Maman me dit : « Va chercher encore six pommes de terre ». Elle alluma une deuxième bougie et coupa les pommes de terre lavées et non épluchées dans notre soupe. Jim et moi regardions Maman, Ralph s'occupait de Harry. Il avait perdu beaucoup de sang, désormais il était allongé amorphe et silencieux. La soupe de Maman laissait échapper depuis un moment déjà une odeur alléchante. J'étais en train de mettre la table, quand on a frappa de nouveau à la porte. J'ouvris sans hésitation pensant qu'il s'agissait d'autres Américains égarés. Oui, c'était des soldats, quatre hommes, et tous armés jusqu'aux dents. Je connaissais bien cet uniforme après cinq ans de guerre. C'étaient des soldats de la Wehrmacht, c'étaient les nôtres ! J'étais comme paralysé par la peur. Bien que je fusse encore un enfant, je savais que quiconque aidait l'ennemi, de n'importe quelle façon, serait fusillé ! Une terrible fin nous attendait désormais ?

Je ne pouvais pas voir le visage de Maman lorsqu'elle sortit, sa voix calme me tranquillisa un peu : « Mais vous nous apportez un froid glacial, messieurs. Voulez-vous manger avec nous ? » Elle semblait avoir trouvé le ton juste. Les soldats saluaient aimablement et étaient visiblement heureux de rencontrer, entre les fronts, des compatriotes. « Pouvons-nous nous réchauffer un peu ici ? », demanda le plus gradé, un sous-officier. « Peut-être avez-vous de la place pour nous jusqu'à demain matin ? »

« Bien sûr, » répondit Maman en toute gentillesse. « Vous pouvez manger aussi une soupe chaude avec nous. » Les Allemands souriaient en sentant l'odeur à travers la porte entre-ouverte. « Mais », ajouta Maman, saisie par la peur face à la mort qui menaçait, « il y a déjà trois hommes frigorifiés qui se réchauffent un peu. Je vous prie, pour l'amour du ciel, de ne pas faire de grabuge ».

Le sous-officier sembla comprendre : « Qui se trouve à l'intérieur ? » demanda-t-il sèchement, « Des Américains ? ». Ma mère les regarda chacun individuellement. « Écoutez, » dit-elle, « vous pourriez être mes fils, et eux aussi. L'un d'eux est blessé et ne va pas bien du tout. Et les deux autres sont aussi affamés et fatigués que vous. C'est la nuit de Noël », s'adressa-t-elle maintenant au sous-officier « et ici aucun coup de feu ne sera tiré ! »

Il la regardait fixement. Pendant deux ou trois secondes interminables, on n'entendait que le vent. Je me tenais là et tremblais de peur, tandis que Maman profita du moment : « Assez parlé ! » dit-elle avec détermination : « Posez les armes sur le tas de bois et rentrez vite, sinon les autres mangeront tout. » « Faites ce qu'elle dit », ordonna le sous-officier « Nous avons faim. » Sans dire un mot, ils posèrent leurs armes dans le petit abri dans lequel nous entreposions nos bûches : trois carabines, deux pistolets, une mitrailleuse légère et deux lance-roquettes.

Pendant ce temps, les Américains s'étaient bien aperçus qu'un groupe de « boches » se tenait devant la porte et, avec le courage du désespoir, ils étaient prêts à se défendre. Maman parla rapidement avec Jim en français. Il dit quelque chose à Ralph, et je vis avec soulagement comment les Américains aussi écoutèrent Maman et suivirent !

Maintenant que tous furent dans la petite pièce, ils semblèrent un peu désemparés. Leurs instructeurs ne leur avaient pas appris comment se comporter dans une telle situation. Maman était dans son élément, souriante, à la recherche d'un siège pour chacun. Nous n'avions que trois chaises, mais le lit de Maman était grand. C'est là qu'elle mit deux des derniers arrivants, à côté de Jim et Ralph. On se tut, une tension dans l'air se propagea. Maman recommença à cuisiner. Mais notre coq n'avait pas grossi et nous avions quatre mangeurs de plus. « Vite, » me murmura-t-elle, « lave encore quelques pommes de terre et coupe-les en quatre. Et va chercher encore un peu de flocons d'avoine. Quand nous aurons rassasié ces garçons, tout s'arrangera. »

Alors que j'étais dans notre réserve, j'entendis Harry gémir fortement. Un des Allemands mit ses lunettes et se pencha sur la blessure de l'Américain. « Etes-vous infirmier ? », demanda Maman. « Non », répondit-il, « mais j'ai étudié la médecine à Heidelberg jusqu'à il y a quelques mois. » Puis il expliqua aux Américains, me semble-t-il dans un anglais assez fluide, que la blessure de Harry n'était pas infectée grâce au froid. « Il a perdu beaucoup de sang », dit-il à Maman, « Il a besoin maintenant simplement de repos et d'un repas revigorant. »

La tension s'était apaisée. Même pour moi, les soldats, ainsi assis côte à côte, semblaient encore tous très jeunes. Le sous-officier était le plus âgé, vingt-trois ans. Sur la manche gauche de son uniforme, il portait l'écusson qui le désignait comme combattant sur le front de l'Est. Il sortit de sa musette, une bouteille de vin rouge. Un autre posa sur la table une grosse miche de pain que Maman coupa en tranches. Elle mit un peu de vin dans un gobelet : « Pour Harry. ». Le reste fut partagé entre nous. Les flammes des deux bougies vacillaient sur la table, entre elles se trouvait le chaudron de soupe fumante, le pain coupé en tranches posé sur une assiette, tout le monde avait un peu de vin. Je trouvai de la place entre Jim et Ralph. Au bout de la table, Maman s'assit sur un siège improvisé. Tous les regards étaient tournés vers elle. Chez mes parents, il n'était pas d'usage de prier avant le repas. A notre table, prenaient place habituellement les compagnons, l'apprenti et l'aide ménagère. Celui qui voulait prier le faisait pour lui en silence. Désormais tout était différent. L'ambiance était animée, presque solennelle. Et personne n'aurait eu l'idée de se jeter sur la nourriture. Ralf prit les mains de ses voisins, Jim fit la même chose, et déjà nous étions tous assis autour de la table, nous tenant par les mains, selon la coutume américaine, pour remercier le Seigneur. Maman prononça pour nous tous des paroles d'une ferveur émouvante et conclut par ces mots « ... et s'il vous plaît, mettez enfin un terme à cette guerre. »

En faisant le tour de la table, je remarquai quelques larmes dans les yeux des soldats . Personne n'en avait honte, ils avaient tous gardé leur humanité. A présent, ils étaient devenus tout simplement les jeunes fils de parents soucieux, les uns d'Amérique, les autres d'Allemagne, tous loin de chez eux.

Après le repas, il y avait du Nescafé américain bien fort et du pudding à l'ananas, dans des petites boîtes de couleur vert-olive, que Jim avait sorties de la grande poche de son manteau. Puis des cigarettes furent échangées, ici «Eckstein», là «Chesterfield» et déjà chacun des invités en avait une à la bouche. Aussi le médecin qui se souciait de Harry, dit avec autorité: « Sortez, à l'air frais ! »

Dehors, c'était une nuit d'hiver glaciale, radieuse. Le ciel était parsemé d'étoiles et Maman nous a demandé de regarder la plus brillante, SIRIUS : « Voici notre étoile de BETHLEEM, qui annonce la paix. » Personne ne dit mot. De loin, le bruit sourd de l'artillerie lourde parvenait à nos oreilles. Pourtant, la guerre nous semblait maintenant très loin et presque oubliée. Puis nous sommes allés nous coucher, les soldats par terre sur leurs épais manteaux ; j'ai trouvé une place dans le lit de Maman. Harry s'est réveillé à l'aube et Maman lui a donné quelque chose à boire. Elle avait préparé une boisson revigorante avec de la poudre d'œuf américaine, le reste de vin rouge et beaucoup de sucre. Je n'ai jamais su si c'était appétissant, mais à l'aube Harry était visiblement plus fort. Au petit-déjeuner, il mangea avec nous le reste de la soupe de poulet. Ensuite une civière fut fabriquée pour Harry, à l'aide de deux solides bâtons et d'une toile de tente allemande. Le sous-officier montra à Jim et Ralph sur une carte le chemin vers les lignes américaines. Une boussole allemande changea de propriétaire. « Faites attention où vous allez. Beaucoup de chemins sont minés, et quand vous entendez vos « Jabos » (« Jagdbomber », chasseur-bombardier) arriver, faites-leur de grands signes ! » Le médecin traduisit tout en anglais. Puis ils se sont à nouveau armés et il s'ensuivit les adieux qui n'auraient pas pu être plus chaleureux entre de vieux amis !

Ils s'embrassaient joyeusement et promettaient de se revoir : « As soon as this damn' war is over ! » (A bientôt quand cette guerre sera finie !) . Jim et Ralph embrassèrent Maman sur les joues, Harry fut placé sur sa civière. Avec des saluts mêlés de mélancolie, nos chemins se séparèrent. De temps en temps, ils se retournèrent et firent signe. Nous les suivions du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans la forêt. « Ce sont des gens comme nous », murmura le sous-officier. Jamais plus, je ne devais oublier la guerre et cette nuit-là dans les Ardennes.

Souvent, lorsque j'observe SIRIUS étincelant dans le ciel hivernal, il semble me saluer comme un vieil ami. Je me souviens alors de Maman et de ces jeunes soldats qui se sont rencontrés comme ennemis et qui se sont séparés comme camarades.



En 1959, Fritz VINCKEN quitta l'Allemagne. En 1971, à Honolulu, sur Hawaï, il ouvrit une boulangerie avec des spécialités allemandes. En 1964, il écrivit ses souvenirs de l'inoubliable Noël de 1944. Son désir de réunir toutes les parties n'a malheureusement pas pu être exaucé. Sa mère est morte en 1966. Il chercha les soldats allemands, en vain - vraisemblablement tombés au cours des derniers mois de guerre ...

Fritz VINCKEN avait dû attendre longtemps avant de revoir un « de ses héros de guerre ». Par un heureux hasard, il retrouva Ralph et lui rendit visite en 1996 dans une maison de retraite à FREDERICK/États-Unis. Il était toujours en possession de la boussole de l'armée allemande qui l'avait aidé à retrouver son unité. Des mois plus tard, Jim, alors âgé de 76 ans, fut retrouvé dans l'Ohio. Harry, blessé à l'époque, est mort en 1972. Fritz VINCKEN, longtemps membre du Volksbund \*), est décédé le 8 décembre 2001 en Oregon/USA.

## \*Le Volksbund

**Le Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge (VDK)** - Fédération d'entretien des tombes des soldats allemands - est une association chargée par le gouvernement allemand de créer et d'entretenir les sépultures de guerre allemandes. La création du VDK remonte au 16 décembre 1919. Cette association avait alors pour objet la protection et la conservation des sépultures de guerre ainsi que la délivrance d'informations aux familles.

*Le Volksbund - VDK* vit son activité interrompue pendant la période nazie. Sur le mot d'ordre « Réconciliation sur les tombes - Travail pour la paix », il reprit sa mission à partir de 1946. Un premier traité franco-allemand sur les sépultures de guerre fut signé le 23 octobre 1954 qui permit d'amorcer des travaux d'exhumation et de transfert des soldats morts au cours de la 2ème guerre mondiale ainsi que leur inhumation dans des cimetières de regroupement. Le second traité du 19 juillet 1966 prévoyait l'extension des cimetières de la 1ère guerre mondiale et la création du Service pour l'Entretien des Sépultures Militaires Allemandes (SESMA) en France.

Pour ce qui concerne notre région, pendant la dernière guerre, l'occupant enterrait déjà certains de ses soldats dans le cimetière de Pornichet. D'après une recherche effectuée par René Brideau, il y eut dans un premier temps 1753 corps inhumés. Puis, les autorités françaises y déplacèrent d'autres dépouilles dont celles de 732 soldats transférés du cimetière du Pont du Cens à Nantes au cimetière de Pornichet entre le 18 juin et le juillet 1947.

En 1955, un accord franco-allemand permit de pérenniser les cimetières militaires allemands en France. En 1960 et 1961, le service du *Volksbund* transféra à Pornichet 2163 soldats morts au combat, en provenance des départements de la Loire-Atlantique, mais aussi du Maine-et-Loire, de la Vendée et des Deux-Sèvres. S'y ajoutèrent les corps de civils décédés dans des camps d'internement après la Libération. Le nombre de soldats allemands désormais inhumés dans ce cimetière entretenu par le *Volksbund* est de 4946.

Quelques documents illustrant l'entretien des tombes de soldats allemands par le *Volksbund* dans deux cimetières sur le sol français...

### Celui de Pornichet



On peut consulter un dossier sur le bilan des pertes militaires allemandes de la Poche de Saint-Nazaire en suivant ce lien :

<http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/pages/faits-de-guerre/11-05-1945-poche-st-nazaire-pertes-allemandes/histoire/histoire-michel-gautier.html>



Vue d'ensemble du cimetière de Pornichet



... où les familles continuent de se recueillir sur la tombe de leur soldat tué sur le sol français  
(Photo Pascal Boucherie, Radio France)

## Il veille sur les tombes des soldats allemands

Matthias Krebbers est un bénévole du Volksbund, organisme chargé de prendre soin des sépultures allemandes, à l'étranger. Il vit désormais au Pellerin, avec son épouse Dominique.

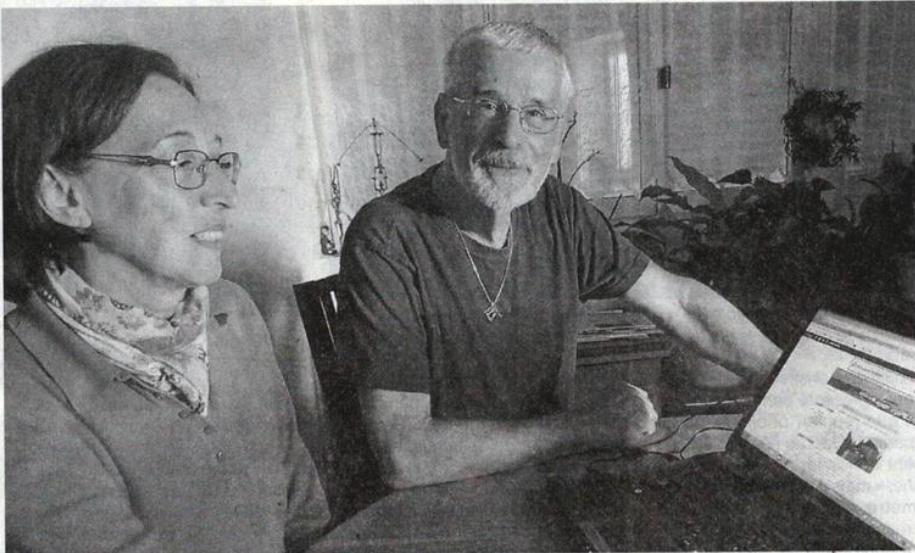
« Mes grands-pères se prénommaient Julien et Louis, ceux de Matthias, Karl et Hermann. » Tous les quatre, soldats de 14-18, sont sortis vivants de cette guerre. Mais Dominique, pellerinaise, avoue : « En évoquant ces noms, je ne peux m'empêcher de penser à Göttingen, la chanson de Barbara. Et aux longues listes sur les monuments aux morts. » Une sensibilité mémorielle remontant à des origines familiales, plongeant leurs racines dans des régions profondément meurtries, la Somme, la Picardie, les Ardennes, « ainsi qu'aux récits des grands-parents qui m'ont élevé ».

De son côté, Matthias Krebbers raconte un père ingénieur des chemins de fer, originaire de Rhénanie-Westphalie, mais travaillant en Prusse orientale et y fondant une famille : « Aujourd'hui, c'est la Pologne. À la fin de la dernière guerre, ma mère, enceinte, avait dû fuir vers l'Ouest, mon père restant prisonnier des Russes jusqu'en 1949. »

### La trace d'un soldat tué retrouvée

Revendiquant une identité complexe, incluant de lointaines racines italiennes, françaises, « huguenotes », précise-t-il, hollandaises et même russes, il dit en souriant : « Je suis un réfugié moi aussi. J'ai ma carte. » De quoi expliquer un intérêt pour l'histoire et les souffrances des hommes qui a conduit cet ancien photographe et journaliste, puis assistant social, à travailler avec la Croix-Rouge, avant de s'engager, depuis une quinzaine d'années, comme membre actif du Volksbund.

Dominique et Matthias Krebbers



Dominique et Matthias Krebbers. Retraité depuis 2013, l'ancien travailleur social de Dortmund a décidé alors de venir s'installer au Pellerin, avec son épouse française.

s'étaient rencontrés au début des années 70, quand la jeune étudiante en langues à l'université d'Amiens avait fait un stage à Dortmund, logeant à la Croix-Rouge. Plus tard, veuf et veuve, ils se sont retrouvés dans la même passion pour la Réconciliation par-dessus les tombes, devise et objectif du Volksbund.

Réserviste de l'armée allemande, Matthias Krebbers a effectué plusieurs missions dans ces cimetières militaires, sur lesquels veille l'association. Depuis la chute du mur, en particulier, il est devenu possible d'entreprendre à l'est de l'Europe

des recherches pour retrouver les sépultures de soldats, dont les familles ignoraient le sort.

« On avait réussi à retrouver la trace d'un soldat tué près de Saint-Pétersbourg. Les renseignements disaient qu'il était enterré dans un terrain privé, une datcha. Quand on a creusé, on a trouvé 200 corps ! »

### La dignité des sépultures

Mais le plus souvent, c'est l'apaisement qui est au bout de la recherche pour les familles. La vérité y gagne aussi. Savoir qui est où. En visitant

les cimetières, on rencontre gens, on parle, on réveille parfois souvenirs enfouis. « Il m'est arrivé de trouver des corps. À la frontière lorraine, les gens m'avaient dit qu'il y avait un père et sa fille enterrés près du petit village. C'était ex

Et on a pu savoir leurs noms. »

Si la tâche initiale du Volksbund est d'entretenir des cimetières militaires, l'important est bien la dignité des sépultures. Militaires ou civils russes, françaises ou autres peuvent. Pour l'Allemand du Pellerin : « La paix commence par le respect de l'autre. »

Ouest-France (28-02-2016)



François Baconnais et sa femme relevant en 2003 au cimetière de Pornichet les noms des soldats allemands tués à la gare du Pas Boschet (La Sicaudais) le 26 décembre 1944

PERSONN Reinfried, Gefreiter, né le 16.09.1922 à Woltorf

MOHR Heinrich, Obergefreiter, né le 15.11.1910 à Stettin

HOFFMANN Paul, Bootsmann (Kriegsmarine), né le 13.01.1896 à Neuendorf i.Sande

NOAK Helmut, Stabsgefreiter, né le 24.01.1917 à Dresden

LANGE Herbert, UFFZ (Unteroffizier), né le 31.12.1907 à Möckern

SCHLENKERT Alfred, médecin, UFFZ (Unteroffizier), né le 03.08.1911 à Essen

HUBL Ernst, UFFZ, 29 ans

JANKOWSKI Kurt, Matrose Kriegsmarine, né le 22.01.1924 à Senftenberg

MOBIUS Hans, UFFZ, DCD en juillet 1945, 35 ans

HIRTH Frantz, Feldwebel, né le 02.08.1906 à Schöckstupönen

GOTTSCHALK Alfred, né le 01.08.1911 à Sharteuke.

**Un autre cimetière allemand entretenu par le Volksbund,  
celui de Noyers-Pont-Maugis dans les Ardennes**



Intervention en 2009 d'une équipe de l'Association des Anciens Combattants de Bickenbach/Bergstrasse à Noyers-Pont-Maugis près de Sedan.